

Orphelin anglais (L'), drame en trois actes et en prose

Auteur : Longueil, Charles-Henri de (1725-179.)

Description & Analyse

DescriptionDrame en trois actes et en prose représenté pour la première fois à Paris par les Comédiens français ordinaires du Roi le Mercredi 26 Février 1769

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

56 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(drame\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentThe British Library Licence
<https://www.bl.uk/help/terms-of-use-for-google-books>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Drame)
Éléments codicologiques(82 p.) 55 p. numérotées
Date1769
LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

Citer cette page

Longueil, Charles-Henri de (1725-179.), *Orphelin anglais (L')* drame en trois actes et en prose, 1769

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/392>

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

L'Orphelin

L'ORPHELIN

ANGLAIS,

DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

*Représenté pour la première fois par les Comédiens
Ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Février 1769.*



A PARIS;

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus
de celle des Mathurins, au Grand-Corneille.

M. DCC. LXIX.

P E R S O N N A G E S.

Thomas FRICK. }
THOMAS Spencer. } *Menuisiers.*

Mistress MOLLY, *Fille de Friok, & femme de
Spencer.*

Lord KISTON, *Chevalier de la Jarretiere.*

FRANCK ou France, *gascon, Secetaire de Lady
Lallin.*

JONES, *apprentif Menuisier.*

UN SERGENT.

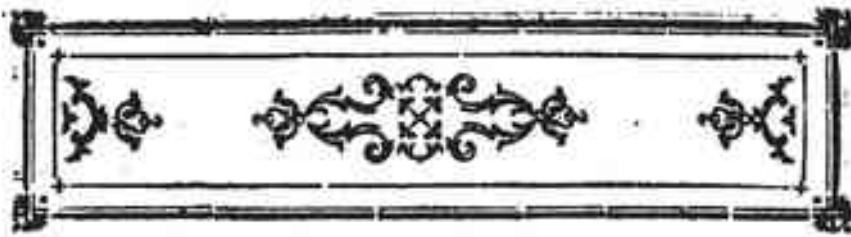
DEUX ARCHERS.



*La Scene est à Londres dans la Maison de Thomas.
L'action se passe sous le regne d'Edouard III, vers
l'an 1350.*

A V I S D E L'É D I T E U R.

ON a marqué avec des Guillemets tous les retran-
chements qui ont été faits après la premiere repré-
sentation.



L'ORPHELIN ANGLAIS,



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'Arrière-Boutique d'un Menuisier ; on y voit plusieurs ouvrages finis , les plus recherchés , & composés avec autant de grace que d'élégance ; d'autres sont à part , & moins bien que les premiers.



SCENE PREMIERE.

THOMAS , seul.

(*Il est en veste , son tablier devant lui , assis auprès d'une table où il y a des papiers , un compas & une règle , dont il se sert avant de commencer.*)

ENFIN , après trois semaines de travail , voilà mon plan arrêté , je n'ai plus qu'à le mettre au net , c'est peu de chose. Il faut que je le montre à mon beau-père ; il est trop connoisseur pour que quelques faux traits le lui déguisent ; je crains seulement que son amitié pour moi ne le rende trop facile à m'approuver. L'indulgence de nos amis nous sert moins que la cri-

4

Époque de nos ennemis : malheureusement cette dernière vient trop tard , & l'on ne peut plus corriger quand on a placé l'ouvrage.

S C E N E I I.

THOMAS , FRICK.

FRICK, *il est aussi en veste & en tablier.*

TU m'as demandé hier , mon ami , deux compagnons de plus : n'est-ce pas pour ce grand buffet que nous avons commencé la semaine dernière ?

T H O M A S.

Oui, mon pere.

F R I C K.

Je les ai mis à l'ouvrage : mais tu ne me l'avois pas dit , & je craignois de m'être trompé.

T H O M A S.

C'est une négligence. Mon plan est fini : voulez-vous bien le voir & m'en dire votre avis ?

F R I C K.

Volontiers : donne... Comment ! cela est admirable. Embrasse-moi , mon cher ami , il n'y a sûrement que toi dans tout Londres en état d'en faire autant.

T H O M A S.

Je m'y suis donné tout le soin dont je suis capable. J'aurois voulu trouver mieux.

F R I C K.

Le mieux est l'ennemi du bien : à force de recherches , on peut gâter son ouvrage. Tiens-toi à ce projet ; il est noble , il est riche & ne peut que te faire beaucoup d'honneur. En as-tu fait le devis ?

T H O M A S.

Oui, il ira à neuf cens marcs d'argent , peut-être même au-delà.

FRICK.

Si je ne me trompe, tu as fait prix à mille. Tu ne te tireras pas, mon ami : Qu'est-ce que cent marcs de profit sur un ouvrage de trois ans ?

THOMAS.

Nous aurons toujours de quoi vivre.

FRICK.

Oui, quant à présent : encore faut-il bien de l'ordre. Tes enfants grandissent tous les jours ; il t'en viendra d'autres selon les apparences.

THOMAS.

J'ai plus considéré l'honneur de faire un ouvrage public qui puisse me valoir le suffrage de mes Concitoyens que le profit que j'y pouvois faire ; d'ailleurs, cette entreprise, si elle est goûtée, m'en vaudra peut-être d'autres sur lesquelles je pourrai gagner davantage.

FRICK.

J'approuve ton émulation en condamnant ton désintéressement. Mais, mon ami, nous n'avons que quatre bras à nous deux ; il faut qu'ils suffisent à l'entretien de tout un ménage. Une maladie, un accident, peuvent nous mettre hors d'état de travailler ; l'âge diminue mes forces, bientôt je ne serai plus utile qu'à conduire les ouvriers.

THOMAS.

Le Ciel veille sur la vertu, & la récompense. Il vous conservera pour notre commun bonheur.

FRICK.

Hélas ! que puis-je en attendre de plus ? J'ai déjà reçu ma récompense. Je vois ma fille mariée à un honnête homme. Je me vois de petits enfants. Je vois votre ménage heureux, je n'ai que des graces à rendre au Ciel, & à le prier de vous conserver dans un état aussi fortuné.

THOMAS.

Vous avez raison, mon pere. C'est à nous à lui demander que vous en soyez long-temps le témoin. J'entends venir quelqu'un.

SCENE III.

FRANCK, THOMAS, FRICK.

THOMAS.

Ah, c'est vous, Monsieur Franck ?

FRANCK.

C'est moi-même, Monsieur Thomas, Lady m'envoie terminer de compte avec vous pour cet ouvrage que vous finîtes chez elle l'an dernier. Si elle étoit aussi occupée de ses affaires que de ses plaisirs, il y a plus de six mois que vous seriez payé. Mais les Grands n'aiment pas à s'occuper des choses qui leur sont les plus essentielles, & si Mylord, son frere, n'étoit pas revenu depuis quinze jours, je crois que vous n'auriez pas encore votre argent.

THOMAS.

Je vous suis bien obligé, M. Franck. Je viens de faire une entreprise considérable, qu'il m'aidera à commencer.

FRANCK.

Tant mieux. Combien vous est-il encore dû ?

THOMAS.

Je crois que c'est encore trente-trois marcs. Autant que je m'en souviens, j'en reçus dix en livrant l'ouvrage.

FRANCK, *à part.*

Il en a bien reçu vingt. Ne seroit-il point un frippon ? Il faut voir. Cela pourroit être heureux pour Mylady.

THOMAS.

Mon pere, voulez-vous bien dire à ma femme de m'apporter mon livre, que j'écrive sur le champ. Il est dans la grande armoire de sa chambre.

FRICK.

J'y vais, mon ami. *(Il sort.)*

SCENE IV.

THOMAS, FRANK.

THOMAS.

En bien, vous accoutumez-vous en Angleterre ?

FRANK.

» Pas trop. Mon pere qui étoit né à Londres regret-
» toit à Bordeaux la biere, d'Angleterre, moi qui suis
» né à Bordeaux, je regrette les bons vins de France.

THOMAS.

Et qui vous a fait quitter ce pays.

FRANK.

J'étois au pere de Mylady ; après sa mort je suis venu
lui rendre compte. Elle m'a retenu à son service.

THOMAS.

Pourquoi ne vous en retournez-vous pas ?

FRANK.

Mylady a besoin de moi pour beaucoup de choses ;
dont je suis plus au fait qu'elle. De plus, j'en suis très-
bien payé ; mais pesons toujours. (*il tire un trebuchet
de sa poche.*) Qu'est-ce que ce plan ? Cela me paroît
magnifique.

THOMAS.

C'est un dessein de tribune qu'on m'a demandé, &
que je n'ai fini qu'aujourd'hui.

FRANK.

Vous avez composé cela ?

THOMAS.

Assurément.

FRANK.

Eh qui vous a montré à dessiner ?

THOMAS.

Le digne Frick n'a rien négligé pour mon éducation ;

Il a commencé par me montrer son métier, m'a payé ensuite pendant trois ans des maîtres de dessin & de sculpture, & voyant que je répondois à ses soins, il a fini par me donner sa fille.

F R A N C K.

Cette gradation n'est pas malheureuse, Monsieur Thomas; je vous en félicite... (*Il met de l'argent dans le trébuchet.*) Dix, vingt, trente, & trois marcs que voici, font bien les trente-trois qu'il vous faut.

S C E N E V.

M O L L Y, F R A N C K, T H O M A S.

M O L L Y.

V O I L A ton livre, mon ami.
(*Thomas s'assied près de la table.*)

F R A N C K, à part.

Il faut trouver un moyen de leur faire quitter l'Angleterre, sans quoi Mylady est ruinée. ... » S'il en sort une fois, je sçais les moyens de l'empêcher d'y venir. (*haut.*) En vérité, Mistriss, vous embellissez tous les jours.

M O L L Y.

Mon mari me le dit quelquefois, Mr. Franck.

F R A N C K.

Il devrait vous le dire sans cesse; les maris sont toujours lents à rendre justice à leurs femmes.

M O L L Y.

Pas le mien, je vous jure. Depuis quatre ans que nous sommes mariés, il n'a pu encore me voir telle que je suis, & sa prévention pour moi est aussi forte que le premier jour.

T H O M A S.

Prévention: point du tout. Je te rends justice.

M O L L Y :

« Cherche dans ton livre & ne nous interromps point ; j'ai encore du mal à dire de toi.

T H O M A S.

Lady Lallin. Reçu le quinze Février...

F R A N C K.

Le quinze Février !... Comment il y a déjà un an qu'elle vous a donné le premier à compte ? Vous vous trompez ; Monsieur Thomas , il n'y a pas tant de temps que cela.

T H O M A S.

Ecoutez cela n'est pas bien difficile à calculer. J'ai commencé l'ouvrage sur la fin du siege de Calais , au mois de Juillet treize cent quarante sept. Il y a dix-huit mois , & vous vous souvenez bien qu'elle ne m'a donné ce premier à compte que six mois après.

F R A N C K.

'Ah , ma foi , oui : vous avez raison.

T H O M A S , *se remettant à lire.*

Lady Lallin. Reçu le 15 Février vingt Marcs sur quarante-trois. Je me trompais ; Monsieur Franck , voilà dix marcs que je vous rends. Je croyois n'en avoir reçu que dix.

F R A N C K , *à part.*

Il est honnête homme : tant pis. (*haut.*) Mais , Monsieur Thomas , habile comme vous l'êtes & jaloux de votre réputation , vous devriez faire un voyage en France & en Allemagne , où la menuiserie est portée à un point de perfection que je ne crois pas que nous puissions égaler sitôt.

T H O M A S.

Vous auriez raison si je n'étais pas marié , mais je me dois de préférence à ma famille. D'ailleurs l'ouvrage me vient de tous côtés , il faut satisfaire ceux qui m'emploient , & de plus ces voyages sont toujours très-couteux... Il vous faut un reçu.

B

FRANCK.

Oh ! de ce côté-là soyez sans inquiétude. Lady Lallin charmée de la beauté des menuiseries que vous avez faites chez elle, m'a chargé de vous offrir deux cent marcs par an pour tout le temps que vous mettrez à voyager. Il vous faudra bien trois ans pour voir tout ce qu'il y a de remarquable, pour travailler dans les ateliers ; enfin pour revenir supérieur à tout ce qu'on a jamais vu à Londres.

MOLLY.

Lady Lallin est bien généreuse. Si je lui proposois à mon tour de la séparer pendant trois ans de son mari, je ne sçais si elle y consentiroit de bon cœur.

FRANCK.

Je vous réponds qu'elle en seroit ravie... si c'étoit pour son bien. » Par exemple, Mylord est nommé » Ambassadeur en Dannemarck, elle sollicite son » départ & ne compte point du tout le suivre ». D'ailleurs avec deux cent marcs d'argent & son travail, Monsieur Thomas peut très-bien mener son beau-pere, sa femme & ses enfants.

THOMAS, *se levant.*

» Parlons raison, Monsieur Franck. Voulez-vous » que je fasse sortir pour la première fois de l'Angle- » terre un vieillard comme mon beau-pere, & cela » pour être errant de ville en ville, pendant trois ans ? » Voulez-vous que j'expose ma femme & mes enfants » aux fatigues de voyages continuels ; aux risques de » manquer souvent d'ouvrage, aux dangers de ne me » trouver peut-être à portée d'aucuns secours ? Vou- » lez-vous enfin que je manque à la fois à tous ceux » qui m'ont employé, & qui comptent sur mon exac- » titude ? Non, Monsieur Franck, je sçais borner mon » ambition, & ne veux, ni me séparer de tout ce que » j'aime, ni l'exposer pour être un peu plus riche ».

MOLLY.

Mais, Monsieur Franck, qu'est-ce qui nous manque pour être heureux ? Je ne changerois pas mon sort

II

contre celui de Lady Lallin, qui nous offre si généreusement ses richesses, & peut-être envierait-elle le mien, si elle en connoissoit la douceur.

FRANCK, *à part.*

Je ne réussirai point encore par-là. (*haut.*) Vous ne changeriez pas votre sort ? vous ne voudriez donc pas être Lady ?

MOLLY.

Oh ! pardonnez-moi : Thomas seroit Lord.

FRANCK.

Et vous, Monsieur Thomas, vous seriez enchanté d'être un Lord.

THOMAS.

Moi ? Non, je vous jure.

FRANCK.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

THOMAS.

Parce que je ne vois pas ce que cela pourroit ajouter à notre bonheur, première raison : secondement parce que c'est un métier que je crois difficile à bien exercer.

FRANCK.

Un métier !

THOMAS.

Oui, un métier, comme d'être Menuisier, que je sçais l'un & que j'ignore l'autre. . . . Monsieur Franck, voilà votre reçu. . . . tiens, ma femme, porte cet argent à ton pere.

MOLLY, *bas à Thomas.*

Oui. . . Mon ami, viens donc vite nous retrouver, je veux te parler. Cette méchante Lady m'inquiète avec sa proposition ; elle a fait du mal à tant de monde. . . .

THOMAS, *bas à sa femme.*

Tout-à-l'heure, ma chere amie. . . (*haut.*) Si les ouvriers ont besoin de moi, j'irai bientôt à ma boutique, entends-tu ?

M O L L Y.

Oui, mon mari. Ah ! Voilà un Lord qui vient. C'est encore de l'ouvrage apparemment. Tant mieux.

F R A N C K, *à part.*

Comment morbleu ! C'est le Lord Kiston, frere de Lady Lallin ! Tout est perdu pour elle s'il se doute de la moindre chose.

(*Molly sort.*)

S C E N E V I.

Lord KISTON, FRANCK, THOMAS.

Lord KISTON, *appercevant Franck.*

JE vous rencontre très-à-propos ; j'avois à vous parler. Attendez-moi dans cette boutique, & quand j'aurai fini avec ces bonnes gens-ci, vous me suivrez chez moi, entendez-vous ?

F R A N C K.

Cela suffit, Mylord. (*Il sort.*)

S C E N E V I I.

Lord KISTON, THOMAS.

Lord KISTON,

C'EST ici la maison du Menuisier Frick ?

T H O M A S.

Oui, Mylord.

Lord KISTON,

Est-ce vous, jeune homme ?

T H O M A S,

Je suis son gendre,

Lord K I S T O N.

Cette jeune personne que je viens de voir est sa fille apparemment ?

T H O M A S.

C'est sa fille unique.

Lord K I S T O N.

Y a-t-il long-temps que vous êtes mariés ?

T H O M A S.

Voilà la quatrième année.

Lord K I S T O N.

Avez-vous des enfants ?

T H O M A S.

J'en ai deux, Mylord.

Lord K I S T O N, *à part.*

Tant-pis. (*haut.*) Etes-vous heureux dans votre ménage ?

T H O M A S.

Ah Mylord ! La candeur , la vertu , l'esprit , les graces , la beauté , tout s'est réuni pour faire mon bonheur.

Lord K I S T O N, *à part.*

Que de difficultés ! (*haut.*) Avertissez je vous prie votre beau-pere que le Lord Kiston voudroit lui parler en particulier.

T H O M A S.

J'y cours, Mylord.

Lord K I S T O N.

Ecoutez, si par hazard il n'était pas pour le moment chez vous, j'attendrois. Vous n'auriez qu'à m'envoyer Franck à qui j'ai ordonné de m'attendre dans votre boutique. Il faut que je lui parle.

T H O M A S.

Je vais l'avertir, Mylord. (*Il sort.*)

Lord K I S T O N , *seul.*

Quelle raison a pu le conduire ici ? Ce Franck est un mauvais sujet.

S C E N E V I I I .

Lord K I S T O N , F R A N C K .

F R A N C K , *avec le ton d'un faux coquin.*

MY LORD, Thomas Frick est parti, son gendre l'est allé chercher, & m'a dit qu'en attendant vous vouliez me faire l'honneur de vous entretenir avec moi.

L O R D K I S T O N .

Votre pere est mort au service du mien, il étoit homme d'honneur & je le regrette. Vous êtes au service de ma sœur & je vous soupçonne d'être un malhonnête homme.

F R A N C K .

Moi, Mylord ? Lady Lallin m'honore de sa confiance & je la mérite.

L O R D K I S T O N .

» Ecoutez : j'aime mieux croire que vous méritez » mon estime que mon ressentiment. Cependant je serois fondé à douter de votre droiture. Répondez-moi : quel étoit votre dessein, en prenant dans mon cabinet, & à mon insçu, la communication de certains papiers dont je réservois à moi seul la connoissance ? Vous sçavez que ce n'est pas pour cela que je vous avois ouvert mon cabinet, c'est au moins un abus de confiance très-blâmable.

F R A N C K , *embarrassé.*

Mylord... c'est que... comme on raconte tant de choses au sujet des Spencer... Tout cela me paroissoit un roman... & vous sçavez que la curiosité... J'ai trouvé par hazard cette lettre... & je me suis amusé à la lire.

LORD K I S T O N.

Vous me trompez. Ce n'est point par hasard que cette lettre est tombée sous votre main.

F R A N C K.

Pardonnez-moi, Mylord, c'étoit en cherchant des papiers pour Lady Lallin; vous sçavez que depuis longtemps elle vous prioit de me permettre l'entrée de votre cabinet.

LORD K I S T O N.

Oui je sçais cela. A la bonne-heure; je veux bien croire que c'est ou par hasard, ou par ordre de ma sœur; & je ne vous en sçais pas mauvais gré, puisque dans le dernier cas vous n'auriez fait une imprudence que par attachement pour elle.

F R A N C K.

Ah! Vous êtes bien bon Mylord. Cela est vrai je suis son plus fidele serviteur.

LORD K I S T O N.

Et vous avez sans doute instruit ma sœur de ce que vous avez découvert dans cette lettre importante, qui contient le sort de la famille des Spencer?

F R A N C K.

Ah! Mylord, c'eût été abuser du hazard qui me l'a fait trouver. C'étoit un secret à vous, Mylord. Je crois bien que Lady Lallin m'auroit payé cher pour le sçavoir, mais j'ai mieux aimé perdre cet argent-là que de manquer à la probité.

LORD K I S T O N, *lui donnant une bourse.*

» Voilà pour vous dédommager de cette perte.

F R A N C K, *prenant l'argent.*

» Ah! Mylord, je n'ai pas l'ame intéressée.

LORD K I S T O N.

Soit. Mais écoutez, vous me dites que vous êtes le plus fidele serviteur de ma sœur; vous auriez pû lui confier par attachement, ce que vous ne lui auriez pas dit par intérêt.

FRANCK.

Mylord, il est sûr... vous sçavez comme naturellement on s'attache aux Grands ; c'est, si vous le voulez, une foiblesse, mais...

Lord KISTON.

Au fait, Monsieur Franck.

FRANCK.

Lady m'a souvent questionné au sujet des Spencer ; pour sçavoir si mon pere ne m'en avoit rien dit avant sa mort ; elle est même entrée à ce sujet-là dans de certains détails avec moi ; elle m'a conté comment au moins la moitié des biens immenses de son mari sortoit de cette maison-là. Oh ! Il est sûr qu'elle s'en occupe souvent.

Lord KISTON.

Enfin lui avez-vous parlé du contenu de cette lettre ?

FRANCK, *à part.*

» Il vient de me payer pour avoir menti, voyons si par hasard il me récompenseroit pour dire la vérité. (*haut.*) Ah ! Mylord, vous ne sçauriez croire les violences que je me suis faites pour sacrifier mon honneur à mon attachement pour Mylady. Il faut que j'aie au moins la bonne-foi de m'en accuser devant-vous, pardonnez-le moi. Il est vrai que je n'ai pu résister au plaisir de lui donner un avis aussi intéressant pour sa fortune. Que voulez-vous ? On aime ses maîtres ; & je suis persuadé qu'au fond de l'ame vous convenez que vous payerez cher un serviteur comme moi.

Lord KISTON.

» Je doute que je puisse long-temps m'en trouver bien ; mais revenons, je vous prie. Sçavez-vous si ma sœur a formé quelques projets à ce sujet-là ?

FRANCK.

Non, Mylord, je l'ignore.

Lord KISTON, *à part.*

Le fourbe ! (*haut.*) Et que veniez-vous faire ici ?

FRANCK.

FRANCK.

« Ici, Mylord ?... Je venois de payer des ouvrages que Lady a fait faire à ces bonnes gens-ci. »

Lord KISTON.

Cela suffit, allez, allez, laissez-moi.

SCENE IX.

Lord KISTON, *seul.*

IL est temps d'agir, je le vois. Ma sœur n'est pas femme à rester dans l'inaction, maintenant que je suis à Londres. Franck va sûrement l'informer de ma démarche ; elle va précipiter les siennes. Il est important de la prévenir : elle ne restituerait pas de bon cœur les biens dont son mari jouit aux dépens de la famille des Spencer. « Mais moi, je ne crois pas devoir ménager sa fortune aux dépens de l'honneur, de la probité & des dernières volontés de mon père. »

SCENE X.

Lord KISTON, FRICK.

FRICK, *achevant de mettre son habit*

JE vous ai peut-être fait attendre, Mylord ; mais ne prévoyant pas que vous eussiez besoin de moi j'étois sorti un instant.

Lord KISTON.

Non, non, Monsieur Frick, asseyez-vous, (*Ils s'asseyent.*) Votre gendre & votre fille me paroissent de bons sujets ; vous en êtes content sans doute ?

FRICK.

Ah ! Mylord, ils sont la consolation de ma vieillesse ; je les ai élevés tous deux & j'ai vu dès leur enfance

C

le germe des vertus qui se développent aujourd'hui dans l'un & l'autre.

LORD KISTON.

Vous faites-là votre éloge aussi bien que le leur.

FRICK.

Je suis bien loin de penser à moi, Mylord ; le hasard a commencé l'ouvrage, le Ciel a daigné le bénir : je vois ma boutique s'augmenter tous les jours. Mon gendre fait les entreprises les plus considérables & les finit avec une perfection dont peu d'autres seroient capables. Il vient encore de faire marché pour une tribune dans le Palais de Westminster qui sera un des plus beaux morceaux de l'Angleterre. J'aime trop sans doute à parler de lui, & ce n'est pas à moi à faire son éloge, je le sens ; mais pardonnez, Mylord, il étoit mon fils d'adoption avant d'être mon gendre.

LORD KISTON.

Ne craignez rien, tout ce que vous m'en dites m'intéresse.

FRICK.

J'abuserois de votre patience. D'aignez m'apprendre ; Mylord, ce qui me procure l'honneur que je reçois aujourd'hui ?

LORD KISTON.

Nous y viendrons. De quelle province est votre gendre ?

FRICK.

Je l'ignore.

LORD KISTON.

Comment vous l'ignorez ?

FRICK.

Oui, Mylord.

LORD KISTON, *d'un ton de bonté.*

Ce que vous me dites redouble ma curiosité. Quel est-il enfin ?

FRICK.

Mylord, ce n'est pas avec vous que je dois déguiser ; mon gendre est un de ces fruits de la misère publique, que le hasard m'a fait rencontrer dans une de ces maisons utiles où l'on en prend soin.

LORD K I S T O N.

Eh! quel hazard vous le fit connoître?

F R I C K.

Une impulsion secrète m'y fit entrer, il y a maintenant seize ans; j'y vis, avec admiration, ces enfants, bien soignés, bien tenus; l'air de gaieté & de santé ajoutoit au charme de leur âge. Plusieurs m'entourèrent & répondirent avec justesse & intelligence aux questions que je leur fis. Un d'eux à qui je demandai comment il s'appelloit, me répondit qu'il avoit nom Thomas. Vous portez mon nom, lui dis-je? Eh bien, me dit-il, prenez-moi pour votre fils, je tâcherai que vous ne vous en repentiez jamais. Je fus touché de cette réponse & lui dis que je le voulois bien, s'il étoit bon sujet. Les informations furent à son avantage; je le demandai, on me l'accorda, en donnant mon nom & ma demeure.

LORD K I S T O N, à part.

C'est lui-même sans doute. (*haut.*) Quel âge avoit-il alors?

F R I C K.

Environ douze ans: à peine en eut-il travaillé trois au métier de Menuisier qu'il sentit combien le Dessin & la Sculpture sont nécessaires dans cet état; il voulut apprendre l'un & l'autre, & quoiqu'il n'y passât gueres que deux heures par jour, à vingt ans il avoit composé les ouvrages que vous voyez ici, qui, sans être aussi finis que ceux qu'il fait maintenant, sont cependant d'un bon goût & au-dessus de ceux qu'on voit ordinairement.

LORD K I S T O N.

Sans doute que ses talents vous engagerent à lui donner votre fille?

F R I C K.

Ils y contribuèrent, il est vrai; mais ses mœurs me décidèrent. Il l'aima dès qu'il la vit; elle n'avoit que quatre ans alors. Elle n'a jamais eu d'autre maître à lire, à écrire, à dessiner; bientôt leur penchant l'un pour l'autre devint égal, je ne cherchai point à le com-

battre , mais à le régler. Si j'osois , Mylord , descendre dans les détails naïfs de leur éducation , vous seriez touché des traits aimables dont j'ai été le témoin ; j'en ai quelquefois versé des larmes de tendresse.

LORD K I S T O N.

Je suis pénétré de vos vertus. Puissiez-vous tous en être dignement récompensés ! . . . (*en se levant.*) Ecoutez , je voudrois que vous m'envoyassiez votre gendre. J'ai des arrangements à prendre avec lui ; j'ai beaucoup de choses à lui communiquer. Si je ne suis pas rentré , qu'il m'attende. Je compte être chez moi presque aussi-tôt que lui.

F R I C K.

Je vais le faire partir dans l'instant , Mylord.

LORD K I S T O N.

Adieu , Monsieur Frick ; comptez que je suis le meilleur ami de votre gendre ,

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MOLLY, seule.

MON mari ne revient point. . . . Que peut lui vouloir ce Lord ! Pourquoi le retient-il si long-temps ? Ces Seigneurs s'imaginent qu'un ouvrier a , comme eux , du temps à perdre. Je suis d'une inquiétude. . . Il a long-temps causé avec mon pere. . . . Qu'avoit-il à lui dire ? Mais je ne sçais pas pourquoi je me tourmente ainsi : seroit-il naturel qu'un grand Seigneur, comme lui, vint chez un ouvrier dans l'intention de lui nuire ? Non , je ne le crois pas. D'ailleurs , je n'ai jamais entendu parler de ce Lord , s'il avoit fait du mal , tout Londres le sçauroit. Cependant je ne suis pas maîtresse de mon agitation. Ce que nous a dit Franck. . . . La visite de ce Seigneur. . . des pressentiments. . . des pressentiments , sur quoi fondés ? . . . Que sçais-je ? . . . Je suis plus alarmée aujourd'hui que je n'ai été de ma vie : mes larmes sont prêtes à couler.

SCENE II.

FRICK, MOLLY.

FRICK.

AVEC qui causes-tu donc ? Quoi ; tu es seule !

MOLLY, se jetant dans ses bras,

Ah , mon pere !

F R I C K.

Qu'as-tu ? Tu pleures ! Qui peut en être cause ?
Tes enfants. ...

M O L L Y.

Mes enfants se portent bien , c'est mon mari qui
m'inquite. Mon pere , vous avez long-temps entretenu
ce Lord , que vous vouloit-il ? Que vous a-t-il dit ?
Pourquoi vous parler en particulier ?

F R I C K.

Il m'a dit qu'il étoit le meilleur ami de mon gendre ,
que je pouvois en être certain.

M O L L Y.

Lui ? Eh , pourquoi ? A quel propos vous a-t-il dit
cela ?

F R I C K.

Il m'a demandé quelle étoit sa naissance , je n'ai pas
eu devoir lui taire la vérité , il m'a paru l'entendre
avec intérêt ; il m'a dit de lui envoyer ton mari &
qu'il seroit aussi-tôt chez lui qu'il le pourroit. Sans
doute qu'il a de l'ouvrage à lui commander.

M O L L Y.

Est-ce qu'il ne vous en a pas parlé ?

F R I C K.

Non. ...

M O L L Y.

Ce n'est sûrement point cela. Un grand Seigneur
qui a besoin d'un ouvrier l'envoie chercher , & s'il vient
sans son atelier , c'est pour voir ses ouvrages , & non
pour s'arrêter à sçavoir son histoire & s'informer de
détails qui lui sont absolument inutiles.

F R I C K.

Un grand Seigneur est un homme ainsi qu'un Me-
nuisier ; & rien de tout ce qui tient à l'état d'homme
ne doit lui être étranger. D'ailleurs , les bonnes mœurs
& la vertu intéressent dans tous les états ; & c'est sans
doute par le récit des vôtres que j'ai touché Mylord.

M O L L Y.

Ah, mon pere ! Les vertus des Grands sont l'ambition, la vengeance, la soif du sang.

F R I C K.

Ces vices sont le malheur de l'humanité, il n'est pas étonnant qu'on les reproche aux Grands qui peuvent faire plus de mal que les autres ; mais je ne citerai que notre Reine pour te prouver que les Grands peuvent avoir des vertus : ce qu'elle a fait à la prise de Calais est digne d'une éternelle mémoire.

M O L L Y.

» Et la maitresse de Mortimer a fait périr le Roi son mari dans des tourments horribles.

S C E N E I I I.

FRICK, MOLLY, FRANCK.

F R A N C K.

AH ! je vous trouve à propos, belle Mistris ; vous me voyez au comble de la joie... Où est-il donc votre mari... oh ! j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Alléyons-nous, que je vous conte cela. Mettez-vous là, papa Frick. Je ne suis pas un ami froid, voyez-vous ; d'ailleurs vous êtes de braves gens, & cela intéresse toujours une ame honnête comme la mienne.

F R I C K.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur Franck ?

F R A N C K.

Je suis sorti d'ici, enchanté de la probité de votre gendre. Oh ! c'est un homme rempli d'honneur. Ces dix marcs qu'il m'a rendus ; c'est être honnête cela. Il auroit très-bien pu les garder sans que je m'en fusse aperçu.

M O L L Y.

Mais, Monsieur Franck, qu'est-ce donc qui vous étonne là-dedans ? Il ne faut pas être tant homme d'honneur pour cela. Il faut seulement n'être pas un frippon.

F R A N C K.

Tout comme il vous plaira : mais cela m'étonne moi : cela me transporte. . . . Croyez-vous qu'on trouveroit beaucoup d'ouvriers & de marchands de cette bonne-foi là ? Aussi, si vous sçaviez avec quel enthousiasme j'ai raconté ce beau trait à Lady Lallin ! Elle en a été enchantée comme moi. . . . Elle veut vous voir.

M O L L Y.

Nous voir ! Et pourquoi ?

F R A N C K.

Oh ! c'est une belle ame & qui aime sur-tout la probité. Elle veut absolument faire votre fortune. Elle a de grands projets sur vous, sur vos enfants.

M O L L Y.

Mes enfants ! Comment elle sçait que j'ai des enfants, elle y pense ? Vous me faites frémir, Monsieur Franck.

F R I C K.

Calme-toi, ma fille ; je ne te reconnois pas, la moindre chose t'inquiète aujourd'hui.

F R A N C K.

Monsieur Frick a raison, calmez-vous. Elle ne veut que votre bien ; & la preuve de cela, vous vous souvenez que tantôt je vous ai dit quelques mots touchant un projet qui lui étoit passé par la tête de vous faire voyager.

F R I C K.

Eh bien ?

F R A N C K.

Eh bien, tout-à-l'heure, en écoutant le récit que je lui ai fait de vous, de vos tendresses mutuelles, de votre médiocrité. . . de votre désintéressement, elle s'est attendrie, son ame s'est ouverte à la générosité, à la grandeur.

grandeur. Ces bonnes gens, m'a-t-elle dit, leur sort m'intéresse à un point que je ne sçaurois le dire, je veux absolument qu'ils voyagent, & cela tout au plus tôt; je veux que ce jeune homme devienne le plus fameux menuisier du Royaume. Monsieur Franck, dites-leur bien que je le veux, entendez-vous? J'en donnerai deux cens marcs par an.

M O L L Y.

Mais, Monsieur Franck, votre réponse étoit toute faite. Nous vous l'avions dite ce matin, vous n'aviez qu'à la lui répéter.

F R A N C K.

Sans contredit. Mais vous entendez bien que je me suis gardé de lui faire durement part de votre refus. Voulez-vous que j'allasse lui donner de l'humeur contre vous? Les Grands veulent être obéis, & quand, malheureusement, ils vous veulent du bien, si vous les refusez, bientôt ils vous veulent du mal. Oh! je m'y suis pris bien plus adroitement.

F R I C K.

Effectivement quand on peut s'épargner le malheur de déplaire; cela vaut toujours mieux, & Monsieur Franck a bien fait de mettre un peu de ménagement dans vos refus.

F R A N C K.

Oh! je m'en suis bien mieux tiré: vous allez voir. Je lui ai fait entendre que deux cens marcs n'étoient qu'une misère, qui ne pouvoit pas vous dédommager de ce que vous gagniez ici; que quelque honorés que vous soyez de ses bienfaits & de sa bienveillance, la somme étoit trop modique pour vous faire prendre ce parti; que, sans doute, il n'est rien que vous ne soyez en disposition de faire pour lui prouver votre zèle, votre respect & votre reconnoissance. Vous voyez bien que, comme cela, je ne la révoltois pas, & je l'amenois tout doucement à ce que je voulois.

M O L L Y.

Ah! Monsieur Franck, que je vous ai d'obligations! Comment reconnoître?...
D

F R A N C K.

Eh non, vous vous moquez. Est-ce que Lady Lallin ne me récompense pas de tout ce que je fais pour elle?... Dans cette occasion - ci c'est la servir elle-même que de vous rendre contents d'elle.

F R I C K.

Eh bien, Monsieur Franck ?

F R A N C K.

Enfin, comme elle ne perd pas de vue votre fortune, elle m'a promis qu'elle iroit jusqu'à vous donner cinq cens marcs, afin que vous pussiez voyager plus à votre aise. Voilà qui est généreux, & c'est, je pense, à peu près, tout ce que vous pouvez désirer.

M O L L Y, étonnée.

Comment ! C'est là ce que vous croyez avoir fait de mieux pour nous ?

F R I C K.

Mais, Monsieur Franck, ce n'étoit pas tantôt la médiocrité des offres de Lady Lallin qui les leur a fait rejeter, c'étoit....

F R A N C K, contrefaisant l'étonné.

Quoi ! Votre refus avoit d'autres causes que l'intérêt ? Il falloit donc me dire vos raisons, tandis que j'y étois, j'aurois tout obtenu, car elle étoit dans un moment à convenir de tout avec vous.

M O L L Y.

Monsieur Franck, entendez bien, je vous en conjure, que nous n'attendons aucun secours de personne ; que nous ne désirons rien au monde, que rien ne peut nous déterminer à sortir de notre Patrie ; & dites bien à Lady Lallin que nous nous trouvons aussi heureux qu'il est possible ; qu'enfin, il n'est point d'offres, si brillantes qu'elles soient, qui puissent nous engager à quitter la vie douce & paisible dont nous jouissons ici.

F R A N C K.

Encore faut-il donner quelques fortes raisons pour appuyer votre refus ; car, enfin, c'est lui manquer trop essentiellement que de rejeter à propos de rien une

offre si avantageuse. Elle vous aime tant, qu'elle pourroit se trouver fort offensée de voir que vous avez de la répugnance à accepter ses bienfaits.

F R I C K,

De la répugnance ?

F R A N C K.

De la répugnance, oui. Cela y ressemble : moi, je suis obligé de vous le dire en honnête homme.

M O L L Y.

Vous me demandez quelques fortes raisons. En voici de convaincantes. J'ai un enfant de trois ans, un autre que je nourris encore : voulez-vous que, par intérêt, j'aie risquer la vie de toute ma famille dans un âge aussi tendre ? Voudriez-vous que nous abandonnions notre pere, un vieillard de soixante & dix ans, qui ne s'est jamais occupé que de nous & de notre bonheur ; qui s'est sacrifié pour nous donner une éducation convenable à notre état, & qui n'exige de notre reconnoissance, que de nous voir le reste de sa vie jouir paisiblement de ses bienfaits ? Oui, mon pere, je vous le jure encore, & mon époux ne m'en dédira point, nous ne vous quitterons jamais, la naissance & l'amour nous en imposent la loi ; mais croyez que ce dernier sentiment suffiroit seul, quand même vous ne nous seriez rien.

F R A N C K.

Oui, voilà des raisons.... Vous aimez votre pere.... Vous aimez vos enfants.... Je l'avois prévu. Je l'ai dit d'avance pour vous à ma généreuse Maitresse, mais cela ne l'a pas arrêtée ; elle veut prendre soin de vos enfants, elle veut s'en charger, & les faire élever avec son fils, qu'elle aime tendrement. A l'égard du bon papa, elle est convaincue qu'en voyageant avec aisance, le changement d'air ne peut lui être que très-favorable, que la grande dissipation le fera vivre des années de plus. Que voulez-vous ? Elle voit comme cela ; ce n'est pas ma faute à moi. Que diantre peut-on objecter à quelqu'un qui fait tout pour vous, & qui parle avec ce desir-là de vous voir heureux ?

FRICK.

Monsieur Franck, mais tout ce que vous me dites là me paroît incompréhensible.

FRANCK.

Vous pouvez vous en assurer dès aujourd'hui même,

MOLLY.

Et comment ?

FRANCK.

Elle vous attend ce soir, quand tous vos compagnons seront sortis, que vous n'aurez plus d'ordres à donner, qu'enfin vous serez libres, elle compte que vous irez tous la voir, la remercier, prendre ensemble des arrangements, que vous lui menerez vos enfants; vous ne pouvez vous en dispenser, elle le desire, elle y compte &c.,... (*A Molly.*) Vous y viendrez, n'est-ce pas ?

MOLLY, *embarrassée.*

Je ferai ce que mon pere & mon mari voudront.

FRANCK.

Oh ! ils le voudront, ils le voudront ; cela seroit trop marqué. Moi je vous parle en ami ; n'allez pas blesser son orgueil, c'est la partie délicate chez les grands Seigneurs.... Elle a de puissants amis ; elle est femme à ne vouloir pas avoir le démenti d'une bonne action qu'elle entreprend.... Et, si par hasard elle alloit obtenir un ordre pour vous faire voyager malgré vous.... Ecoutez, elle est grande, elle est généreuse ; mais elle est violente.

MOLLY.

Le malheur est une épreuve qui manque rarement à la vertu ; j'espère du Ciel la grace de la soutenir.

FRANCK.

Au surplus, vous voilà bien avertis : moi, j'ai cru faire pour le mieux. Pensez-y sérieusement, je n'ai d'autre intérêt en vue que le vôtre. Je ne peux rester plus long-temps ; j'ai de l'argent à donner, de sa part, à deux familles indigentes. A ce soir : d'ici-là vous vous consulterez. (*A part, en s'en allant.*) Hon ! j'ai bien peur qu'il n'en faille venir aux grands expédients, (*Il sort.*)

SCENE IV.

FRICK, MOLLY.

MOLLY.

Les voilà donc ces vertus des Grands ! Tyrans jusques dans leurs bienfaits, rien ne leur doit résister ; ils veulent qu'on sacrifie, sans remords, la vie des vieillards & des enfants.

FRICK.

Quelque raison secrète la fait agir,

MOLLY.

Sans doute, mon pere ; & si elle nous étoit connue, nous verrions toute la bassesse de son ame cachée sous son apparente générosité.

FRICK.

Il faut cependant nous résoudre à lui obéir, sans quoi elle effectuera ses menaces.

MOLLY.

Et mon mari nous abandonne en ces cruels moments !

FRICK.

C'est peut-être un bonheur : sa sensibilité, dont il n'eût pas été le maître, auroit pu le faire répondre avec moins de douceur & de ménagement que toi.

MOLLY.

Quoi, mon pere ! Est-ce que vous voudriez lui cacher ce qui vient de se passer ?

FRICK.

Non, sûrement. Il a même des mesures à prendre avec lui, pour éviter les effets de la méchanceté de cette femme. Mais laisse-moi le soin de l'en instruire.

MOLLY.

Le voici.

SCENE V.

THOMAS, *mis proprement*, FRICK, MOLLY.

MOLLY.

COMME te voilà échauffé, mon ami ! pourquoi revenir si vite ?

THOMAS.

Pour te revoir plutôt, chere Molly.

FRICK.

Eh bien ! que te vouloit ce Lord ?

THOMAS.

Il n'est pas rentré, je ne l'ai pas vu.

MOLLY.

C'étoit bien la peine de te faire perdre toute une matinée.

THOMAS.

Je parlerois que ce n'est pas sa faute. D'ailleurs, qui ne nous fait point attendre ? Mais il m'a envoyé dire qu'il étoit retenu plus qu'il ne comptoit, que je m'en revinsse, & que je l'attendisse à ma boutique, qu'il viendrait m'y trouver.

MOLLY.

Quelle grande affaire peut-il donc avoir à traiter avec toi ?

THOMAS.

Je n'en sçais rien, mais je la crois bonne. Un Grand aussi humain, aussi affable, aussi aimé dans son domestique, ne recherche point un homme de mon état sans de grandes raisons.

MOLLY.

Il suffit qu'il soit frere de Lady Lallin, pour que je m'en défie.

THOMAS.

Ah ! quelle différence ! Si tu voyois avec quel amour,

avec quel intérêt il est servi ; comme dans son absence même ses gens sont occupés de lui , cherchent à prévenir ce qui pourra lui plaire , avec quelle tendresse ils en parlent. Ce sont ceux qui servoient son pere ou leurs enfants ; & si les places qu'il a fait avoir à quelques-uns d'eux , selon leurs talents , le forcent d'en prendre de nouveaux , ou ils ne restent pas long-temps , ou ils prennent bientôt le même esprit.

M O L L Y.

Ce n'est pas là l'histoire de Lady Lallin , qui échange plusieurs fois par an , à ce qu'on dit.

T H O M A S.

Il est vrai. Je ne sçais que Franck qui y soit resté depuis près de deux ans.

M O L L Y.

„ J'en dirois bien la raison , mais tu m'accuserois d'être méchante.

F R I C K.

Puisque tu attends Mylord, implore donc sa protection contre sa sœur , qui nous a fait pressentir par son agent, Monsieur Franck , qu'elle obtiendrait un ordre pour nous faire quitter l'Angleterre si nous n'acceptons pas cinq cens marcs par an , qu'elle nous a fait offrir de nouveau pour nous en éloigner.

T H O M A S.

Mais quel peut être son motif ? Est-ce que Franck ne vous a pas laissé entrevoir ?...

M O L L Y.

Elle veut prendre soin de nos enfants ; elle veut que nous allions chez elle ce soir avec eux ; elle nous attend.... Est-ce que tu les y meneras , mon ami ?

T H O M A S.

Ses offres , quelque source qu'elles aient , méritent nos remerciements. Nous ne pouvons nous en dispenser ; elle est d'un rang qui mérite nos respects.

M O L L Y.

Nous n'irons pas , si tu m'en crois. La vertu peut m'en imposer , mais jamais la grandeur.

T H O M A S.

Cette maxime est trop forte , chere Molly ; la distinction des états n'est point une chimere.

M O L L Y.

Nous l'éprouvons bien , c'est une tyrannie.

T H O M A S.

Tu te trompes encore en prenant l'abus pour la chose même.

S C E N E V I.

Lord KISTON , FRICK , THOMAS , MOLLY.

Lord Kiston suivi d'un de ses gens , qui porte une cassette & se retire après la lui avoir remise.

Lord K I S T O N.

Je suis bien fâché de vous avoir fait prendre une peine inutile , Monsieur Thomas ; mais des formalités que je ne prévoyois pas m'ont retenu jusqu'à présent.

T H O M A S.

Vous êtes trop bon , Mylord.

Lord K I S T O N.

Qu'on me donne cette cassette. Mettez-vous , ainsi que moi , près de cette table. Asseyons-nous. (*Ils se regardent & n'osent s'asseoir , Mylord leur en fait signe deux fois , à la seconde ils obéissent*) Asseyez-vous , je vous prie. Cette cassette étoit déposée aux enfants trouvés , & contient les preuves de votre état.

M O L L Y.

Qu'entends - je ?

T H O M A S.

O Ciel !

Lord K I S T O N.

Lisez sur le dessus.

THOMAS ,

THOMAS, *lit.*

„ Cette cassette ne doit être remise qu'au Lord Kiston,
 „ en personne, & s'il venoit à mourir, à son plus pro-
 „ che héritier. Mil trois cent vingt.

FRICK.

Mais, Mylord, à peine étiez-vous né ?

LORD KISTON.

C'est de mon pere qu'il est question. Vous ferez bien-
 tôt instruits pourquoi elle n'a pas été retirée plutôt. Voici
 maintenant la lettre que j'ai trouvée dans les papiers de
 mon pere, & dont le double est dans la cassette: lisez
 l'une, M. Thomas, je vais donner l'autre à votre beau-
 pere.

(Il donne à Thomas la lettre qu'il a tirée de sa poche, puis
 il ouvre la cassette & en donne la lettre à Frick.)

THOMAS.

„ La dernière révolution m'apprend, mon cher Lord,
 „ ce que je dois craindre; & la foiblesse du Roi, pour
 „ qui nous nous sacrifions mon pere & moi, est peu
 „ propre à me rassurer. Je prends un parti extrême pour
 „ sauver ce qui me reste de plus cher au monde. Je
 „ persuade à Mylady que son fils unique est mort &
 „ je le fais élever aux enfans trouvés, sous le nom de
 „ Thomas, au lieu de celui de Hugues, sous lequel il
 „ a été baptisé; si nous venons à bout de pacifier l'An-
 „ gleterre, je le retirerai bientôt; si les troubles aug-
 „ mentent, comme je le prévois, & que nous y suc-
 „ combions, je le recommande à votre amitié. Quelque
 „ négligée que soit son éducation, il en saura toujours
 „ assez pour défendre sa Patrie, & notre ~~ex~~mp! doit
 „ lui apprendre à ne pas craindre d'exposer sa vie pour
 „ être fidele à ses Maîtres. Vous trouverez dans la cas-
 „ sette, que j'ai fait porter aux enfans trouvés, le dou-
 „ ble de cette lettre, mon contrat de mariage avec
 „ Lady Clare, niece du Roi, & quelques pierreries, dont
 „ il peut avoir besoin s'il n'hérite pas de nos biens.
 „ HUGUES SPENCER, fils, Comte de Gloucester.

FRICK.

C'est absolument la même chose.

E

LORD K I S T O N.

Vous êtes le fils & l'héritier du Comte de Gloucester; par conséquent, Lord dès votre naissance.

M O L L Y.

Ah ! Mylord est-il bien possible ? Que ne vous devons-nous point !

T H O M A S.

Mylord, que de graces à vous rendre !

LORD K I S T O N.

Je me dois maintenant de vous rendre compte de ce qui a empêché que vous ne fussiez plutôt retiré. Mon pere étoit intime ami du vôtre, vous en pouvez juger par la lettre que vous venez de lire ; il fut compris dans sa disgrâce après la prise de Bristol & exilé en Guyenne par la Reine. Il avoit souvent fait solliciter son rappel, sans l'obtenir : je demandai de l'emploi dans les guerres que le jeune Roi Edouard entreprit en France & en Bretagne ; il me vit souvent, sur-tout à Crecy & à Calais, où quelques actions brillantes me firent remarquer ; il me permit de revenir à Londres, me rendit le titre de Lord que mon pere, que je venois de perdre, avoit toujours porté, il me fallut aller mettre ordre à sa succession. Je trouvai cette lettre dans ses papiers. Je me suis hâté de vous chercher en arrivant ici, & avant tout de vérifier les faits, pour ne vous pas donner une fausse joie.

M O L L Y.

Que je suis contente, mon cher ami ! Nous allons être en état de faire tout le bien dont nous trouverons l'occasion.

T H O M A S.

Ah ! je te reconnois, ma chere Molly ; voilà le premier cri d'une ame sensible. Oui, nous ferons des heureux ; c'est le plus beau partage de la grandeur. Nous connoissons la pauvreté, nous en serons touchés ; nous avons senti des peines, nous les croirons facilement dans nos semblables.

F R I C K.

Veux-tu m'en croire, Thomas ?

Vous sçavez que je m'en suis toujours fait un devoir.

F R I C K.

Garde ces diamants pour te procurer quelque aisance, & jette dans la Tamise le contract & la cassette. Tu vas porter un nom détesté. Vois la fin de ton pere & de ton aïeul, & quelle récompense ils ont reçu de leur attachement au Roi. Vois, au sein de la faveur même, ton pere trembler pour tes jours, être obligé de te cacher & de te faire élever parmi les enfants les plus obscurs de la nation. (*montrant le Lord Kiston.*) Vois Mylord, son pere étoit ami du tien, il est compris dans sa disgrâce; après vingt ans, il n'a pas même la liberté dont jouit le dernier des Anglais, & ne seroit peut-être pas encore dans la Capitale, si une circonstance heureuse n'eût fait voir au Roi ce qu'il perdoit dans un sujet comme lui. Mon ami, les grandes places sont pour les grands hommes; mais les grandes peines le sont aussi. Compare ton état, simple, mais honnête, avec celui d'un Lord, tu trouveras tout l'avantage de ton côté. Manques-tu du nécessaire? Trembles-tu pour tes enfants? Es-tu malheureux dans ton ménage? Non, me diras-tu. Eh bien, mon ami, voilà les vrais biens, les autres ne sont qu'une chimere inventée par l'orgueil & la vanité.

M O L L Y.

Mon pere, quand vous m'avez donné un époux, je n'ai point recherché la naissance, vous le sçavez. Mon cœur a volé au-devant de votre choix, & je n'ai vu que son amour & ses talents. Le fils d'un Lord peut se trouver chez un menuisier, Thomas en est la preuve, mais il est un lâche s'il y reste. Il est comptable à lui-même, à son Roi, à sa Patrie de tout le bien qu'il auroit dû faire. Il ne doit plus se regarder alors, mais le rang où il est placé; les devoirs qu'il est obligé de remplir, & la Nation qui, toute entière, a les yeux sur lui. Que sçavez-vous si Thomas Spencer ne fera point oublier les crimes de ses peres? „ S'il ne sera „ point le Héros de l'Angleterre, comme ils en ont „ été les tyrans? La carrière qui s'ouvre devant lui

„ est pénible ; sans doute , mais il s'y présente avec
 „ avantage , & nous n'en pouvons voir les bornes. Va ,
 „ cher époux , entres-y avec confiance ; cours où l'hon-
 „ neur t'appelle ; sois un soutien de l'état & des loix ,
 Si j'en juge par tes vertus tu seras bientôt au pair de
 ce que l'Angleterre a jamais eu de plus grand.

LORD K I S T O N.

„ Vous avez raison , belle Mistriss : de plus , on a
 „ jugé des crimes des Spencer par leur supplice , & l'on
 „ a oublié toutes les qualités qui les rendoient recom-
 „ mandables.

F R I C K.

Mais encore en faut-il les moyens.

LORD K I S T O N.

Je ne doute pas que le Roi ne lui fasse rendre tous
 ses biens , dès qu'il saura qu'il existe , & j'emploierai
 tout mon crédit pour les lui faire obtenir.

M O L L Y.

Il n'y a donc plus de difficultés. Sa fortune égalera
 sa naissance , si Mylord réussit.

F R I C K.

Plus de difficultés ! J'en prévois de cruelles , mon
 enfant. Dans ce moment tu ne vois que l'élévation de
 ton mari. Tu n'es frappée que du desir d'en voir re-
 jeter sur toi toutes les douceurs.

M O L L Y.

Je ne m'en défends pas , mon pere ; mais quand j'en
 devrois être la victime , je ne le conseillerois pas au-
 trement.

LORD K I S T O N.

C'est peut-être ce que vous avez à craindre.

T H O M A S.

Que dites-vous , Mylord ? Moi , je ferois le malheur
 de ma chere Molly !

LORD K I S T O N.

Je ne vous cacherai pas que j'appréhende que vous
 n'y soyez contraint. Un Lord ne peut se marier sans

la permission du Roi. Donc, suivant les Loix, votre mariage est nul. D'ailleurs, la fille de Thomas Frick, menuisier, toute vertueuse, toute sage, toute respectable qu'elle est, ne peut convenir au Lord Spencer. Il n'y a pas d'exemple de mésalliance dans le Royaume; jugez si l'on commencera par vous les autoriser.

M O L L Y.

Ah, Ciel! que nous apprenez-vous?

F R I C K.

„ Voilà, ma fille, ce que je n'osois te faire connaître. Quel sera ton sort? Celui de tes enfants!

M O L L Y.

„ Ah! de quel coup venez-vous de m'accabler? Mais non, Mylord ne nous montre encore que des craintes. Quand le Roi saura l'événement qui rend l'état à mon époux; quand il sera instruit de la légitimité de nos nœuds, enfin, quand on lui dira que je suis mere, il ne voudra plus nous séparer; il est lui-même époux & pere. Mais quand même, contre mon espoir, il le faudroit absolument, oui, j'y consentirois encore. Va, cher Thomas, suis notre vaillant Monarque dans la route brillante que son courage lui a tracée; va partager les lauriers dont il se couronne. Comme Mylord, à force de vertus, mérite sa confiance & ses bontés: son exemple doit être ta regle: tandis que son pere languit dans un exil peu mérité, il brigue l'honneur de verser son sang pour sa Patrie, & la contraint par sa valeur à réparer ses injustices. Voilà la conduite que tu dois tenir, voilà ton modele. Voudrois-tu rougir devant ton semblable?

T H O M A S.

„ Chere Molly, j'aurois à rougir bien davantage si j'étois époux barbare & pere dénaturé. Mylord, vos grandeurs sont trop cheres à ce prix. Je suis lié par le nœud le plus saint, rien ne sçauroit le rompre que la mort. Ce vieillard respectable, plus mon pere que celui qui m'a abandonné, après m'avoir donné l'être, a tout fait pour moi, il m'a tiré de l'état de honte & de misere où j'étois oublié. Il m'a partagé son pain, qu'il ne gaignoit qu'à la sueur de son front,

sans ſçavoir ſi je pourrois le lui rendre un jour ; enfin ; il m'a donné ſa fille unique , dans l'eſpoir que je ferois ſon bonheur & deviendrois le ſoutien de ſa vieilleſſe. Le Ciel a béni cette heureuſe union ; & depuis quatre ans je me vois pere de deux fils , & vous voulez , Mylord , qu'oubliant tant de bienfaits , j'abandonne mon beau-pere , j'ôte l'état à mes enfans & déshonore ma femme ? Non , Mylord . renfermons dans la famille ce triſte ſecret , & que toute l'Angleterre ignore qu'il exiſte un descendant du malheureux Spencer.

M O L L Y , *triſtement.*

Que parles-tu , mon ami , de me déshonorer ? Je ne ſçaurois être coupable au jugement du Ciel , ni vile aux yeux des hommes. Si j'étois la ſeule. . . . Mais , Mylord , pardonnez , je ſuis mere. . . . Ah , Mylord ! la force m'abandonne. . . . Je ne me permets plus qu'un mot. . . . Achevez ce que vous avez commencé.

Lord K I S T O N , *ſe levant.*

Je le dois , belle Miſtriſſ , & je ne négligerai rien pour aſſurer votre commun bonheur.

M O L L Y .

Ne vous occupez point de moi , Mylord. Quel que ſoit mon fort , on ne m'entendra jamais m'en plaindre. Mais , Mylord , mes enfans. . . . mes enfans. . . .

T H O M A S .

Raſſure-toi , chere amie , la premiere des loix eſt l'humanité ; il n'en exiſte point qui puiſſe la détruire : & ſ'il étoit des cœurs aſſez barbares pour méconnoître ſa voix , l'ame d'un pere eſt au-deſſus de tout pouvoir. Mylord , vous connoiſſez la mienne. On peut , à ſon gré , régler mon état ; mais on ne me fera jamais changer celui de mes enfans.

Lord K I S T O N .

Soyez ſûrs qu'il ne dépendra pas de moi que tout ne ſ'arrange à votre plus grande ſatisfaction.

(*Molly ſe jette ſur la main du Lord ſans rien dire , il le ſouffre avec un geſte d'affection & d'intérêt , qui a l'air de promettre toute choſe à cette famille éplorée ; Thomas lui prend l'autre main , & ils le reconduiſſent avec l'expreſſion d'une douleur muette.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THOMAS arrive seul, pensif, agité, marche & dit quelques mots au hasard.

OUBLIE ta femme.... (*Il se promène.*) oublie tes enfants..... (*Il se promène encore ; ensuite il s'assied, comme par distraction & dit :*) Comme si on pouvoit changer d'ame en changeant d'état !

(*Il se relève & va s'asseoir dans un coin du Théâtre, de maniere que Frick en entrant peut ne le pas appercevoir.*)

SCENE II.

THOMAS, FRICK.

FRICK.

Ou mon gendre peut-il être allé, il s'est levé de table tout d'un coup, & nous a quittés sans rien dire, ... Jones.... Jones....

SCENE III.

Les précédents, JONES.

JONES, encore dans l'éloignement.

MON SIEUR.... (*Il arrive.*) Me voilà, Monsieur.

FRICK, avec le ton du mystère.

Ecoute, Jones. Qu'est-ce que ma fille disoit là-dedans, quand elle a parlé tout bas.

JONES, aussi sur le même ton.

C'est que vous sçavez bien qu'en regardant ses enfans, elle s'est mise à pleurer. Justement, M. Thomas s'est levé de table dans ce moment-là; elle a cru que c'étoient ses larmes qui l'avoient fait s'en aller, & elle a dit tout bas qu'elle avoit eu tort de pleurer, & qu'à présent elle feroit en sorte de cacher sa douleur, puisque cela lui fait tant de peine.

FRICK.

Et où est-il donc, ton maître?

JONES.

Il est rentré par la boutique. (l'apercevant & le montrant à Frick.) Eh! tenez, tenez.

(Il sort.)

SCENE. IV.

FRICK, THOMAS.

FRICK.

An! te voilà. (Thomas se leve.) Venez donc vous remettre à table, mon ami, vous n'avez pas soupé.

THOMAS.

Je n'ai pas d'appétit, mon pere.

FRICK.

Voilà la première fois que j'ai vu la tristesse & le dégoût à nos repas.

THOMAS.

Je n'étois pas un Lord.

FRICK.

Venez donc, votre femme vous attend.

THOMAS.

THOMAS.

Ma femme... Elle me perce le cœur, ma pauvre femme.

FRICK.

Elle seroit venue elle-même vous chercher, mais elle est avec ses enfants.

THOMAS.

Ses enfants... Les miens, mon père.

FRICK.

Ah, mon fils !... tu les as vus & les as quittés sans leur rien dire.

THOMAS.

J'étois préoccupé, je pensois....

FRICK.

Viens donc, tu ne leur as pas fait la moindre caresse.

THOMAS.

Ce sont là les premiers fruits des richesses & de la grandeur.

FRICK, regardant par l'allée.

J'entends du bruit. C'est un domestique de Lord Kilton.

SCENE V.

MOLLY, THOMAS, FRICK.

MOLLY.

Mon ami, voilà une lettre qu'un des gens de Mylord t'apporte avec beaucoup de précipitation.

THOMAS, hésitant d'ouvrir la lettre.

Cette lettre va donc décider de notre sort.

MOLLY.

Elle peut aussi causer tout ton bonheur. Donne, je la lirai, il ne nous écriroit pas avec tant de prompti-

F.

tude, pour nous annoncer de mauvaises nouvelles.

T H O M A S.

„ Tiens, puisses-tu ne te pas tromper.

M O L L Y, *lit.*

„ J'ai parlé au Roi, mon cher Lord; (*en s'interrompant.*) Mon cher Lord, ce mot est de bon augure. (*Elle continue de lire.*) „ Il a été charmé qu'il existât „ un héritier d'une maison qui a servi son pere avec „ tant de zele. Il vous rend votre rang & vos biens; „ à l'égard de votre mariage il est nul de droit, & ce „ que j'ai pu lui dire sur cet article ne m'empêche pas „ de croire qu'il le fera casser. „ Ah! Ciel! (*Elle laisse tomber la lettre & elle tombe elle-même sur une chaise de paille, qu'elle renverse sur Frick, qui la relève.*)

F R I C K.

Ah! Ma fille!

T H O M A S, *courant à elle & la relevant dans ses bras.*

Chere Molly! Je devois prévoir cet accident & ne pas lui laisser lire cette fatale lettre.

M O L L Y.

Je n'ai pas été maitresse de mon saisissement, Mylord, car je ne peux plus vous donner d'autre nom....

T H O M A S.

Ah, Molly! Je suis toujours ton amant & ton époux.... Périront toutes les grandeurs, s'il faut les acheter aux dépens de ces titres sacrés.

M O L L Y.

Ne nous abusons point, mon cher ami, le plus grand bonheur qui puisse t'arriver maintenant est de m'oublier. Souviens-toi seulement de tes enfants, ils seront mon unique consolation dans la retraite que je vais choisir. Ils me présenteront toujours ton image. Puissent-ils un jour imiter tes vertus.

T H O M A S.

Chere épouse, j'ose encore espérer. Peut-être que Mylord n'a pas bien instruit le Roi du bonheur de notre union; peut-être qu'en un autre temps il nous ac-

cordera ce qu'il refuse aujourd'hui. Pourroit-il en m'approchant de lui, vouloir causer le malheur de ma vie.

FRICK.

Je ne te ferai point de reproches, ma chère Molly; mais que tu te serois épargnée de peines, si tu avois laissé ton mari suivre mon conseil!

MOLLY, se levant.

Je l'en empêcherois encore, mon père, non pour affecter une vaine insensibilité que mon cœur dément, mais pour voir mon époux à sa véritable place: enfin, nous serons les seuls malheureux qu'il ait faits dans l'Angleterre, & j'entendrai toutes les bouches retentir de ses louanges & publier ses bienfaits. Je l'avouerai, cette idée seule console mon âme, l'élève, & me donne la force de supporter mes malheurs. Oui, mon cher Thomas, s'il est encore quelque bonheur pour moi, quand je ne te verrai plus, ce sera d'apprendre que tu la justifies.

THOMAS.

Hélas! Molly.

FRICK.

Mes enfants, pourquoi vous attendrir sur des événements qui sont encore incertains. Attendons avec confiance & soumission ce qu'il plaira au Roi d'ordonner de notre sort.

SCENE VI.

FRANCK; MOLLY, FRICK, THOMAS.

FRANCK.

Vous me voyez dans la plus grande affliction. Je vous l'avois prédit. Lady Lallin est furieuse, sur ce que je lui ai raconté que vous refusiez ses dons. Sur ce qu'elle a vu que vous ne veniez pas même l'en remercier ce soir avec vos enfants, comme elle l'espéroit, elle vient d'obtenir un ordre pour vous faire passer à Calais avec

toute votre famille, & l'on va venir incessamment le mettre à exécution.

M O L L Y.

„ Je m'étois bien trompée en croyant mes malheurs à leur comble !

T H O M A S.

O ma chère Molly ! sens-tu notre bonheur ? Nous ne serons point séparés. Monsieur Franck, que Lady se hâte de nous faire signifier cet ordre, on nous trouvera prêts à partir. Va, chère épouse, va prendre ce qui est absolument nécessaire pour tes enfants & pour toi, & qu'il n'y ait aucun retardement dans notre obéissance. Mon pere nous suivra dans quelques jours, quand il aura mis l'ordre nécessaire à nos affaires..... Il est donc des situations où l'exil même est une faveur !

M O L L Y.

Eh quoi, tu veux.....

F R I C K.

Oui, ma fille, il doit agir en homme. Forcée de choisir entre les préjugés & la nature, toute ame sensible n'a qu'un parti à prendre.

F R A N C K.

Mais écoutez, vous pourriez vous cacher pendant quelque temps, on trouveroit peut-être moyen de fléchir Milady.

T H O M A S.

Moi, me cacher ! Cet ordre comble mes vœux. Je ne l'attends pas avec tranquillité, mais avec joie. Eh va donc, chère Molly, tu ne seras point assez-tôt prête,

M O L L Y.

Y penses-tu bien, mon cher Thomas ?

T H O M A S.

Comment, si j'y pense ? C'est ce qui pouvoit nous arriver de plus heureux, dans la conjoncture où nous sommes.

M O L L Y.

Ton parti est pris, je le vois. Il faut que je prenne le mien. *(Elle ramasse la lettre qu'elle a laissée tomber quand elle s'est évanouie, & sort.)*

SCENE VII.

FRANCK, THOMAS, FRICK.

FRANCK.

MAIS pourquoi faire tête à l'orage, tandis que vous pouvez le conjurer ?

THOMAS.

Je vois que vous voudriez sauver un crime à Mylady, & que par une fuite volontaire nous lui évitions la honte de nous faire signifier un ordre surpris au Roi sur un faux exposé; mais par un hazard imprévu la fausseté même nous est utile. Ainsi, Monsieur Franck, si elle vous a envoyé pour épier l'effet que cette nouvelle feroit sur moi, vous en avez été le témoin, vous lui pouvez aller rendre compte.

FRANCK *à part.*

Ce diable d'homme est forcier. (*haut.*) Vous avez une étrange idée de ma probité, Monsieur Thomas.

FRICK.

Vous trahissez donc Mylady en venant nous révéler un secret que nous ne devons apprendre qu'au moment de l'exécution ?

FRANCK.

C'est cela même. Je vous ai connu chez Mylady, j'ai plaint votre sort, & j'ai cru vous rendre service en vous avertissant,

FRICK.

Quelle confiance pourrions-nous prendre en lui ? Il s'avoue encore plus méprisable que tu ne le supposois.

FRANCK.

„ Vous croyez donc, Monsieur Frick, qu'on peut voir, sans souffrir, opprimer la vertu ?

THOMAS.

„ Un autre que moi diroit peut-être, oui, quand on vous ressemble,

SCENE VIII.

FRANCK, FRICK, THOMAS, UN SERGENT ;
DEUX ARCHERS.

FRANCK.

MAIS on apporte l'ordre du Roi (*au Sergent.*)
Monfieur, placez vos gens de façon que personne n'en-
tre ni ne forte. (*à Thomas.*) Et vous, préparez-vous à
obéir.

THOMAS.

Tu changes de langage maintenant que tu vois ta noir-
ceur autorisée d'un ordre respectable. Si quelque chose
pouvoit l'avilir, ce feroit de t'en voir l'organe.

FRICK.

Tu voudrois que nous fuissions assez imprudents pour
chercher à nous y soustraire, mais nous allons obéir.

FRANCK.

Vous n'avez pas voulu que Lady fût votre bienfaic-
trice, vous l'avez rendue votre ennemie.

THOMAS.

En ce moment, son inimitié est un bonheur pour
nous, & quelque part que nous soyons, nous y serons
sûrement plus heureux qu'elle ne l'est ici.

FRANCK.

Comment cela ?

THOMAS.

Nous n'aurons point de remords.

FRANCK.

Comment ? vous osez insulter Lady Lallin : vous
n'êtes encore que des ingrats, prenez garde de vous
rendre plus coupables.

THOMAS.

Malheureux ; si je disois un mot, je te ferois tomber
dans l'abyme que tes scélératesses ont ouvert sous tes

pas. Si l'ordre qu'on vient m'annoncer ne remplissoit le plus doux de mes vœux ; si j'écoutois la voix du sang qui circule dans mes veines. . . . Mais non , parle , parle infâme. Ton impudence & ta bassesse te mettent au-dessous de ma vengeance. . . .

FRANCK, (*au Sergent.*)

» Monsieur ces gens-là s'apprêtent à devenir rebel-
» les, donnez, s'il vous plaît vos ordres en conséquence.

THOMAS.

Je vous ai déjà dit que nous allions obéir. » Ma femme
» est allée préparer ce qui nous est absolument néces-
» faire pour notre départ. . . . Vous, mon pere, écoutez.
(*Il lui parle bas.*)

FRANCK, *à part.*

Cette lenteur-là m'inquiète, j'ai heureusement pourvu à tout, mais on tarde bien à venir faire cette seconde expédition.

FRICK.

Oui, tu as raison, mon fils, notre Patrie sera par-tout où nous vivrons ensemble.

THOMAS.

Allez, de grace, allez voir si ma femme a bientôt fini.
(*Frick sort.*)

SCENE IX.

FRANCK, THOMAS, LE SERGENT,
LES ARCHERS.

THOMAS, *à part.*

ME priver de ma femme, de mes enfants ! Ja-
mais, jamais.

FRANCK, *à part.*

Que diantre ! On n'arrive point. Tout ceci ne va pas aussi vite que je l'imaginois, je commence à craindre quelque retour fâcheux.

THOMAS, *à part.*

Cet ordre obtenu pour me faire sortir d'Angleterre m'étonne à un point!... On aura trompé le Roi, on lui en aura imposé: tant de gens sont zélés pour faire le mal! Lady les paie de mon bien. Ah! qu'elle le garde, qu'elle le garde.

SCENE X.

FRICK, FRANCK, THOMAS;
LE SERGENT, LES ARCHERS.

FRICK.

MON ami, ta femme n'est ni dans la chambre ni dans la boutique.

THOMAS.

O ciel! Et mes enfants?

FRICK.

Jones m'a dit l'avoir vu sortir tenant dans ses bras celui qu'elle nourrit, l'autre est dans la boutique avec lui.

THOMAS.

Et avez-vous vu quelques préparatifs de départ?

FRICK.

Pas le moindre.

THOMAS.

Je m'y perds, où peut-elle être allée?

FRICK.

Je ne sçaurois l'imaginer.

THOMAS.

Je frémis. (*à Franck*) Si l'on avoit eu la scélératesse... Dieux! Quel affreux soupçon! Tremblez qu'il ne se vérifie.

FRANCK.

Quel est-il ce soupçon?

THOMAS.

T H O M A S.

Qu'on a fait enlever ma femme. Si le moindre bruit ;
le moindre cri l'avoit pu justifier, vous ne seriez déjà
plus.

S C E N E X I.

Les Acteurs précédants , JONES.

JONES, *accourant & criant.*

MONSIEUR Thomas, Monsieur Thomas, voilà
des hommes qui emportent votre fils.

THOMAS, *s'écriant & sortant avec Jones.*

Ah dieu ! Ah dieu !

F R A N C E.

Bon ! Il sort, voilà ce que nous demandions.

(*Il sort en courant avec le Sergent & les Archers.*)

S C E N E X I I.

FRICK, *seul, tendant les bras à la coulisse.*

Mes enfants !... Mes enfants !... Mon fils.....
Ah Ciel !

(*Il se laisse tomber de faiblesse & d'effroi sur une chaise.*)

Il va se perdre. On me l'enlève, on me les en-
lève. . . . Ma fille ! Hélas tout est fini pour moi. L'effroi
épuise le peu de force qui me restoit. O la plus bar-
bare, la plus cruelle de toutes les femmes, que t'avons-
nous fait ? . . . Mais Ciel, me trompé-je ? Non, c'est lui,
c'est mon fils que je revois. Mon fils ! Mon cher enfant !

G

SCENE XIII.

FRICK, THOMAS, LE SERGENT.

THOMAS, *d'une voix étouffée, tremblant de colère, le col de sa chemise défait, comme un homme qui ne se connoit plus, tenant d'une main son fils & de l'autre un instrument de son métier.*

Le voilà... le voilà mon enfant... l'indigne Franck!.. Ils ont pris la fuite, les lâches... Ma femme... Je ne la vois point... (*au Sergent*) vous m'avez secouru... Ce sont des malheureux... sans vous... je succombois... ma femme... gardez bien mon fils, le voilà... Je vais... Où la chercher? Ma femme... Mon enfant... J'entends, je vois la mere.

SCENE XIV.

FRICK, THOMAS, LE SERGENT,
MOLLY.MOLLY, *au comble de la joie.*

AH Ciel! ah mon ami, mon ami...

THOMAS, *égaré.*

Où est mon fils? Où est mon fils?

MOLLY.

Tous nos voisins sont assemblés... Je le leur ai donné... Ils m'ont parlé... Je n'ai rien écouté... Je viens... Ah! quelle joie! Je viens de parler au Roi.

FRICK.

Au Roi! Eh grand Dieu! que lui as-tu dit?

M O L L Y.

Je n'en sçais rien; je ne me souviens que de sa bonté
& de sa réponse.

T H O M A S.

Eh quelle réponse? Qu'as-tu été lui demander?

M O L L Y.

Je ne suis pas assez tranquille pour te détailler tout cela.
Ce dont je me souviens, c'est qu'il m'a dit en me
prenant la main & me faisant relever: allez dire à
Lady Lallin ou à ceux qui viendront de sa part, qu'elle
n'a point d'ordre pour faire arrêter un Lord & que
je révoque celui qu'elle m'a surpris pour envoyer à
Calais la famille de Thomas Frick.

T H O M A S.

Ah Molly!

M O L L Y.

Qu'as-tu, cher ami?

T H O M A S.

Tu m'as perdu.

M O L L Y.

Que veux-tu dire?

T H O M A S.

Je ne peux vivre sans toi, tu ne l'ignores pas; ta
démarche imprudente va nous séparer.

M O L L Y.

Char époux, si je n'avois regardé que moi, je ne
me serois pas sans doute conduite déjà ainsi, mais je
me suis oubliée un moment, & je crois voir toute
l'Angleterre m'en remercier.



SCENE XV, & dernière.

Les précédents, Lord KISTON.

Lord KISTON, en dehors.

QU'ON m'ouvre à l'instant, c'est de la part du Roi.

MOLLY, courant ouvrir elle-même.

Ah ! c'est Mylord.

Lord KISTON, au Sergent.

Monsieur, vous pouvez vous retirer & emmener vos gens ; le Roi m'a chargé de vous le dire ; & d'ailleurs je vous réponds de ces personnes que vous aviez ordre d'arrêter.

(Le Sergent sort.)

MOLLY.

Vois-tu, mon ami.

Lord KISTON.

» Le Roi est enchanté de vous, aimable Mistriss.
 » Il est entré chez la Reine où j'étois, rempli d'admiration de votre courage & de votre générosité.

MOLLY.

» En vérité, Mylord, je ne me souviens que de
 » m'être jettée à ses genoux en lui présentant votre
 » lettre & mon fils ; j'étois si agitée, si inquiète. . . Imaginez que j'ai osé prendre sur moi une action de
 » cette conséquence. Pardonne-le moi, cher Époux, je
 » ne voyois alors que ton danger. Oui, Mylord quel-
 » que sûre que je fusse de ce que j'avois à dire ; je
 » ne serois point étonnée d'avoir dit le contraire.

Lord KISTON.

» Vous n'avez rien dit qui ne fût placé & intéressant,
 » Le Roi en a été si ému que j'ai vu ses yeux se rem-
 » plir de larmes en le racontant, & la Reine ne pou-
 » vait retenir les larmes à ce trait touchant qu'il nous

„ a rapporté, que vous ne réclamiez point contre une
 „ loi que votre état même vous faisoit ignorer ; mais
 „ que votre mari préféreroit l'exil avec vous aux honneurs
 „ qui suivent le rang de Lord s'il falloit s'en séparer :
 „ que quelque flatteur que fût un pareil sacrifice, loin
 „ de vous y prêter, vous veniez implorer son auto-
 „ rité pour l'empêcher : vous avez été contente de sa
 „ réponse. Il m'a, en outre, chargé de faire sçavoir à
 „ tous ceux qui avoient eu part à la confiscation des
 „ biens de Hugues Spencer, Comte de Glocester, que
 „ s'ils n'étoient rendus dans trois jours, il feroit saisir
 „ tous les leurs. Il m'envoie pour vous faire sentir les
 „ effets de sa bonté & arrêter les entreprises de ma
 „ sœur.

FRICK.

„ Ah Mylord ! si vous sçaviez combien elles ont
 „ été cruelles !

THOMAS, *Montrant Molly.*

„ Mon pere, n'affligeons pas cette ame sensible.
 „ Puisse-t-elle à jamais ignorer....

MOLLY.

Comment donc ?

THOMAS.

„ Tendre épouse ! Oui, tu es un ange descendu du
 „ Ciel pour faire mon bonheur. Mylord, le Roi vou-
 „ droit-il me séparer d'une femme aussi généreuse ?
 „ Il seroit plus cruel que...

LORD KISTON.

„ Non, il ne le veut pas. Et la Reine, toujours sûre
 „ de son pouvoir quand il s'agit de faire du bien, a obtenu
 „ que votre mariage ne seroit point cassé, & que la
 „ touchante Molly Frick lui seroit présentée sous le nom
 „ de Lady Spencer.

THOMAS.

„ O Edouard ! O mon Roi ! Voilà l'unique bienfait
 „ que mon ame desiroit.

MOLLY.

„ Mylord, vous ne mettez point de bornes à vos bontés.

Lord K I S T O N.

„ Vous ne me devez rien. Je suis trop heureux de
 „ vous avoir obligés. Mais, aimable Molly, la Reine
 „ veut vous voir aujourd'hui avec votre famille. Dans
 „ quelques jours Lady Spencer lui sera présentée avec
 „ plus de cérémonie. Aujourd'hui ce n'est encore que
 „ cette généreuse Molly dont toute la Cour a admiré
 „ le courage.

T H O M A S.

„ Ah Mylord, que de graces à vous rendre !

F R I C K.

„ Homme vraiment digne de votre naissance !...
 „ O Ciel, tu peux seul récompenser tant de vertus !

*Après la premiere Représentation, on réduisit cette Scene
 à celle qui suit.*

Lord K I S T O N.

Rassurez-vous, Mistriss; vous n'avez plus rien à crain-
 dre de ma sœur.

F R I C K.

Ah Mylord ! si vous sçaviez combien ses entreprises
 ont été cruelles. . . .

Lord K I S T O N.

Quoi donc ?

T H O M A S,

Mon pere, n'affligeons pas cette ame sensible; puisse-
 t-elle à jamais ignorer. . . .

Lord K I S T O N.

Jouissez, aimable Molly, jouissez du prix de vos vertus.
 Soyez content Mylord : vos biens vous seront rendus
 & l'on ne vous privera point d'une épouse si généreuse.

T H O M A S.

O Edouard ! O mon Roi ! ce dernier bienfait est le
 seul que mon ame desiroit.

M O L L Y;

Ah ! Mylord , que de graces à vous rendre !

Lord K I S T O N.

Vous ne me devez rien. J'ai rempli les devoirs de l'honneur & de la probité : voilà ma récompense.

F R I C K.

Homme vraiment digne de votre naissance ! . . .
O Ciel ! tu peux seul récompenser tant de vertus.*Fin du troisieme & dernier Acte.*

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , un
Drame intitulé , *l'Orphelin Anglois* , & je crois qu'on peut
en permettre l'impression. A Paris , ce 6 Décembre 1762.
M A R I N.

20 IV 63